

D'Alibert à Girou ou les lettres d'un patron à son interne *

par Raymond LAURIÈRE **

En 1987, la Société des Amis de Villefranche et du Bas-Rouergue avait consacré ses travaux historiques à Jean-Louis Alibert. Elle mettait ainsi à profit le 150^e anniversaire de la mort d'Alibert pour rendre hommage à l'un des plus célèbres enfants de la ville.

C'était l'occasion pour mieux le faire connaître, établir le point de nos connaissances à son sujet et réunir un grand nombre de témoignages et de documents - pour beaucoup inédits - en une exposition qui eut pour cadre le Musée Urbain Cabrol de Villefranche pendant l'été 1987.

Nos démarches nous avaient permis de découvrir des documents originaux - diplômes, iconographie, objets personnels... - mais surtout de nombreuses lettres, en particulier celles qui furent adressées par J.L. Alibert à un de ses internes *Louis Girou de Buzareingues* pendant la période 1824-1833. C'est la grande période d'Alibert, celle où médecin du Roi, puis baron, il est un homme du monde et règne sur l'Hôpital Saint-Louis dont il a fait la réputation, qu'il a structuré, où il a créé la dermatologie moderne, où il a établi par son enseignement théâtralisé la première clinique dermatologique, celle au cours de laquelle sa réputation nationale et internationale est la plus grande.

La correspondance d'Alibert à Girou est importante et on ne sait pas ce qui le justifie. Certes, la verve épistolaire d'Alibert est bien connue, souvenir de ses études de jeunesse qui le destinaient à l'enseignement des lettres classiques, mais l'origine aveyronnaise commune des deux hommes y est certainement pour beaucoup tant on connaît l'attachement extrême qu'Alibert avait gardé pour son Rouergue natal, attachement exacerbé sans doute par sa famille qui l'avait pratiquement rejeté après sa réussite parisienne et son mariage avec Constance Barrois, la fille de son éditeur. N'oublions pas qu'il fut déshérité par son père en 1804 et qu'il a tenu à être inhumé en Rouergue, ce qui fût fait en juillet 1838.

Nous avons retenu de toute la correspondance avec Girou de Buzareingues treize lettres qui nous paraissent intéressantes à plusieurs titres :

* Communication présentée à la séance du 27 janvier 1990 de la Société Française d'Histoire de la Médecine

** Clinique Saint-Alain, 12200 Villefranche-de-Rouergue

- L'originalité au début du XIXe siècle de ces rapports entre un patron (car Alibert était un vrai patron au sens actuel du terme) et son interne,

- Le rapport de "force", d'autorité entre les deux hommes,

- Mais surtout l'actualisation brûlante que l'on pourrait faire à la lecture de ces lettres. Pour avoir été moi-même interne il y a une vingtaine d'années, je ne puis m'empêcher de penser que, mises à part les nuances de vocabulaire et de forme, la plupart de ces lettres auraient pu être écrites par mes patrons. N'oublions pas que nous sommes au début du XIXe siècle, que l'enseignement clinique est tout récent. La fonction enseignante de l'hôpital au lit du malade est une nouveauté et les concours hospitaliers (internat en particulier) ne datent que de Ventôse An X.

Avant de lire ces lettres, il convient de préciser, dans la mesure du possible, qui était Louis Girou de Buzareingues.

C'était un Aveyronnais né en 1805 au château de Buzareingues dans le Rouergue millavois. Son père, Charles Girou, ardent bonapartiste ayant suivi le futur Empereur à Toulon et en Italie, se reconvertit après Waterloo dans l'agriculture et les sciences en général. Correspondant de l'Académie des Sciences, il se signala par de multiples publications et travaux touchant l'agriculture, l'anatomie et la physiologie animale ainsi que végétale, mais également la morale, la politique et les mœurs.

Louis Girou grandit dans une atmosphère studieuse et créatrice, débuta des études médicales à Montpellier puis vint à Paris en 1824. Externe, puis interne, ses maîtres furent Alibert et Cloquet. Il soutint sa thèse en 1832 sur le sujet "*Considération sur les maladies cutanées et sur une nouvelle manière d'employer le goudron dans le prurigo*". Le président de thèse était Alibert. On ne sait pas dans quelles conditions il exerce la médecine jusqu'en 1852, année où l'Aveyron l'envoie au corps Législatif ; son mandat sera renouvelé jusqu'en 1870. Sa vie politique sera assez terne, il siège au centre de l'Assemblée, votant avec la majorité silencieuse qui s'en "*remettait à la sagesse de l'Empereur*".

Passé 1870, il abandonne toute activité politique et se retire à Buzareingues où il meurt en 1891 sans héritiers directs.

Notons qu'il était très versé dans l'art. Lui-même peintre et sculpteur amateur, il avait tout au long de sa vie constitué une remarquable collection de peintures et d'oeuvres d'art. Après sa mort, deux ventes aux enchères à Drouot durent faire sensation puisque plus de cent oeuvres furent dispersées : de Rubens à Fragonard, de Vélasquez à David, de Caravage à Chardin, aucun grand ne manquait à l'appel.

Signalons enfin qu'une de ses parentes fut l'épouse de Péan dont le souvenir est encore très présent chez les chirurgiens.

Voyons maintenant ces lettres.

La première date de 1824, année de l'arrivée de Girou à Saint-Louis dont Alibert est médecin chef depuis 1818.

J'atteste que Monsieur Girou est un étudiant très zélé autant que laborieux. J'estime qu'il est digne à tous égards d'aspirer à l'externat et qu'il sera une acquisition utile pour les hôpitaux. En

foi, je lui ai délivré la présente attestation.

Alibert médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis.

Ce 14 octobre 1824.

Dans la suivante, Alibert fait allusion à ses cours de clinique, donnés hebdomadairement sous les tilleuls du pavillon Gabriele avec le faste et le goût du théâtre souvent décrits. Une peinture de Berthon en 1822 représente parfaitement la scène, souvent évoquée par les chroniqueurs.

Mon cher Monsieur Girou

Quand bien même, vous ne seriez pas mon interne, il n'en faut pas moins demander de venir à l'hôpital Saint-Louis en qualité d'externe et vous y livrer à quelque travail spécial, pour réussir à Paris.

Je voudrais aussi que vous fussiez un de mes prévôts dans mon cours prochain de thérapeutique et de matière médicale. Voyés si tous cela est possible et venés m'en rendre compte. D'ailleurs, j'ai autre chose à vous dire.

1825

Les réunions dinatoires d'Alibert sont restées célèbres. Fin gourmet, il multipliait les invitations le dimanche, chez lui, rue de Varenne où alternaient les confrères, les gens à la mode et les artistes.

Mon cher Monsieur Girou

J'ai mille remerciements à vous adresser. Vous m'avez envoyé du gibier de notre aveyron. Je vous rends mille grâces. Où en êtes-vous de votre concours ? Tachés de m'en instruire, en venant dimanche prochain déjeuner chés moi à une heure. Je vous attendrai.

*Vôtre dévoué compatriote
Alibert*

27 décembre 1829

Je quitte à l'instant M. Richerand. Il m'accorde une place pour le lépreux.

Occupés vous donc de le faire recevoir vous le pouvés.

Quand au pavillon gabriel, il faut veiller et le défendre sans cesse, contre l'envahissement des personnes scrophuleuses.

Une pauvre sage-femme a demandé à être admise dans le pavillon gabriel.

*C'est, je crois, une mélitagreuse.
Vous la verrés.*

1830

Je prie M. Girou de Buzareingues de me faire l'honneur de venir déjeuner chés moi demain dimanche à une heure moins un quart.

Devoirs d'un interne

1° : prendre scrupuleusement toutes les observations du pavillon gabriel m'en donner un double tous les samedi.

2° : rendre compte de mon cours, quand il commencera.

3° : avoir de la fermeté dans le pavillon, de l'activité, être inexorable et ne laisser entrer dans mon service que des maladies de peau.

1830

Je prie M. Girou de Buzareingues, de vouloir bien se réveiller de sa léthargie, et de me faire l'honneur de déjeuner chés moi demain dimanche, à une heure moins un quart, rue de Varenne, n° 4 avec le vailland et intrépide M. Bocquin qui lui remettra cette lettre.

Je le prie en grace de vouloir bien m'apporter les observations qu'il a rédigées, afin que je puisse donner bon témoignage de lui à M. son père. Je remarque que sous le prétexte de suivre les faits, il n'en recueille aucun, il faut décrire, quand on voit, à la manière des botanistes.

Hatés vous lentement mais faites quelque chose.

*Vôtre dévoué.
Alibert.*

Juillet 1831

Je prie M. Bocquin de vouloir bien ramasser les écailles de l'herpès pour les remettre au chimiste M. Chevalier.

Alibert rappelle qu'il fut titulaire de la chaire de botanique en 1821-1822 à la Faculté des Sciences de Paris.

Autre lettre qu'en d'autres temps le téléphone aurait remplacé :

Je ne crois pas pouvoir venir demain vendredi à l'hôpital Saint-Louis. Je prie en conséquence M. Girou de vouloir bien faire mes consultations et ma visite avec tout le zèle qui le caractérise.

Je le prie aussi de vouloir bien faire sortir du pavillon les trois ou quatre femmes qui ne sont pas malades, pour les remplacer par des échantillons magnifiques qui m'ont été promis par

l'excellent Sabatier.

Je supplie M. Girou d'ajouter à toutes ses complaisances, celle devenir me trouver demain vendredi, rue de Varennes, vers une heure ou deux, ayant deux ou trois commissions importantes à lui donner, qui tiennent à mon coeur.

1831

Lettre où sont évoquées les recherches qu'Alibert fit dans le domaine de la contagion dont le concept était pressenti à son époque :

Tachés de déjeuner avec moi demain à midi moins un quart.

Tachés d'inoculer le virus varioleux à un scropuleux.

Tachés de l'inoculer à un chien.

Tachés de l'inoculer à un oiseau.

Conservés dans une boîte, du levain varioleux.

Il faut savoir combien de temps, il peut conserver sa propriété contagieuse.

Soyés prudent.

Soyés inflexible contre les parasites qui voudraient envahir nos lits à l'hôpital.

Variété : deux échantillons scrophuleux nous suffisent.

1831

1832 : c'est l'année de la thèse de Girou. Les termes de cette missive peuvent laisser perplexe mais doivent nous faire souvenir qu'Alibert suivit un noviciat et que sans la Révolution, sa vie se serait déroulée dans une congrégation religieuse.

Je songerai à votre thèse. Aussitôt que vous aurés reçu cette lettre, fermés les portes de votre chambre. Agénouillés vous devant le créateur et priés-le de vous révéler les secrets de la méthode naturelle.

Profités de la première inspiration et écrivés.

Dans quinze jours, nous nous rassemblerons si vous le voulés bien pour lire votre travail.

1832

La lettre suivante (1833) se passe de commentaires :

Je prie M. Girou de vouloir bien me faire pour un journal une cinquantaine de lignes sur les avantages de la méthode analogique où des rapports, dans l'étude des maladies et principalement dans l'étude des maladies de la peau.

Mettre quinze jours à cette rédaction.

N'oubliez pas, mon cher Monsieur Girou, que l'éruption que vous devés retracer chés le petit enfant a été mal à-propos désignée sous le nom de Lichen.

Cette maladie ne ressemble en aucune manière au lichen, c'est une affection papuleuse, que je désigne tantôt sous le nom de prurigo furfurant, tantôt sous le nom de prurigo volant. Ici, l'affection me parait être le prurigo furfurant, affection très intéressante.

Vous voilà du reste en face de deux où trois cas très extraordinaires. Abjurés je vous prie, toute tiédeur.

Dans cette lettre, Alibert tente de stimuler son interne à qui il reproche son manque d'agressivité en le comparant à Fabius Maximus, général et consul romain célèbre pour son attitude temporisatrice face à Hannibal. Il renouvelle sa connaissance dermatologique, son désir de trouver de "beaux malades" pour les exhiber dans ses cours. N'oublions pas qu'Alibert a soixante-quatre ans à cette date, son enthousiasme médical et sa fougue font plaisir à voir.

Vous n'imaginés pas le plaisir que vous me ferés, de rédiger sans aucun délai, les deux observations dont nous avons parlé, pour qu'elles puissent paraître successivement dans la lancette. Ne soyés pas je vous prie, le fabius cunctator de l'hopital Saint-Louis.

Je voudrais avoir pour demain des furoncles, des clous, etc. des apyinctides, des olophlyctides.

Le philosophe moissiers, nous a promis aussi un prénomène.

J'aurai aussi grand besoin de varus et de mélitagre, etc.

Faites, je vous prie un bon choix de malades.

Alibert.

1832

Dites-moi, mon cher Monsieur Girou, si vous voudriés consentir à être cette année mon prévot, durant le cours de matière médicale que je vais entreprendre.

Ce cours aura lieu, le mardi, le jeudi et le samedi, à quatre heures. Les fonctions du prévot sont d'exposer tout simplement devant les yeux des élèves, les substances médicamenteuses, qui doivent être l'objet de nos entretiens.

Vous serés aidé puissemment dans cette fonction par M. Daynac.

Il y aura un prix d'honneur accordé aux prévots à la fin du cours.

Alibert.

Avril 1833

Je vous recommande bien les observations.

Ces lettres permettent de conforter la réputation qu'a laissée Alibert en tant qu'enseignant et médecin. Comment ne pas admirer dans le créateur de l'enseignement de la dermatologie, son enthousiasme, sa passion pour sa discipline, sa ferveur communicative. L'analyse graphologique actuelle permet de le définir comme un créateur, un énergique qui va toujours de l'avant, sachant tirer profit des expériences passées, un homme minutieux, organisé et réfléchi.

De son temps, Alibert fut l'objet de nombreuses critiques, souvent très violentes et donc pas toujours fondées. On critiquait en particulier son ambition mais laissons lui la parole en conclusion : "La gloire n'est rien mais le bien qu'on a fait pour l'acquérir est tout pour l'humanité".

NOTE

Je tiens à remercier M. Jacques Bedel de Buzareingues, descendant du docteur Girou, de nous avoir permis d'avoir connaissance de cette correspondance.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie complète peut être consultée dans l'ouvrage "Jean-Louis Alibert, fondateur de la dermatologie française" publié par la Société des Amis de Villefranche et du Bas Rouergue, disponible au Musée Urbain Cabrol, 12200 Villefranche-de-Rouergue.

SUMMARY

Jean-Louis Alibert (1768-1837) is known as the inventor of French dermatology. Doctor in medicine in 1799, he is appointed at Saint Louis Hospital in Paris in 1801.

This picturesque figure was to transform his hospital, giving it its specific traits in dermatology and creating the first clinic dealing with skin diseases, putting to practice the new hospital orientations.

A correspondence (unpublished) with his intern, Louis Girou de Buzareingues, is presented. It shows the relationship between a patron and his intern and gives a better approach to Jean-Louis Alibert's rich, original, but also questioned personality.